

Les réfutations des attaques de Voltaire contre la Bible furent nombreuses. Nous n'en mentionnerons ici qu'une seule<sup>1</sup>. L'abbé Guénée, dans ses *Lettres de quelques Juifs*, a relevé, avec autant d'esprit que de science et de solidité, les erreurs sans nombre<sup>2</sup>, les contradictions<sup>3</sup>, les calomnies<sup>4</sup>, les falsifications<sup>5</sup>, les contresens<sup>6</sup>, les bévues<sup>7</sup>, les supercheries<sup>8</sup>, les mensonges<sup>9</sup>, du chef des incroyables<sup>10</sup>. Nous ne pouvons que renvoyer à ce chef-d'œuvre de critique, qui ne laisse sans réponse aucune des accusations de l'ennemi de nos Livres Saints.

<sup>1</sup> Indiquons cependant, parmi ceux qui ont combattu Voltaire, Nonnotte, *Dictionnaire antiphilosophique*, 2 in-8°, 1767, et *Dictionnaire philosophique de la religion*, 4 in-12, 1772 (contre le *Dictionnaire philosophique*); du même, *Les erreurs de M. de Voltaire*, 2 in-12, 1762, etc.; Larcher, qui a réfuté *La Philosophie de l'histoire*, dans *Supplément à la philosophie de l'histoire*, in-8°, 1769.

<sup>2</sup> Voir *Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire*, édit. de 1827, 5 in-18, Paris, t. I, p. 181, 188, 210, 219, 221, 223, 113, 344; II, 76; III, 22 et suiv.; 238; IV, 346.

<sup>3</sup> *Ibid.*, t. I, 104, 116, 220, 235, 247, 326, 327, 374; II, 1 et suiv., 134 et suiv.; 155 et suiv., etc., etc.

<sup>4</sup> *Ibid.*, t. I, 60, 226, 227, 235, 236, 246, 247; II, 224, 235, 376.

<sup>5</sup> *Ibid.*, t. I, 268; II, 185, 187, 330, 372, 393.

<sup>6</sup> *Ibid.*, t. II, 103 et suiv., 268, 269, 380; III, 159, 203, 205, 323 et suiv., 331.

<sup>7</sup> *Ibid.*, t. I, 232, 262, 326, 366; II, 3, 4, 36, 94, 109, 110, 302, 334, 372; III, 233, 234, 265, 344, 345 et suiv.; IV, 306, 334 et suiv.

<sup>8</sup> *Ibid.*, t. II, 69, 224 et suiv., 323; III, 72, 360 et suiv.

<sup>9</sup> *Ibid.*, t. II, 69, 237, 376, 410; III, 172, 341, 346, 357, 141 et suiv., 284 et suiv.; V, 6.

<sup>10</sup> L'abbé Guénée ne manque pas de relever aussi les inconvenances et les indécences trop fréquentes dans les écrits de Voltaire, *ibid.*, t. II, 229; III, 54, 239.

## CHAPITRE III.

## LES AUXILIAIRES DE VOLTAIRE.

Un panégyriste du chef des incroyables commence par les lignes suivantes le livre qu'il a intitulé *Le roi Voltaire* : « En ce temps-là, il était un roi qui s'appelait Voltaire. Son royaume n'avait ni commencement ni fin. Il succéda à Louis XIV et transmit son sceptre à Napoléon... Ses ministres furent tous de grands hommes, hormis les athées. Ils se nommaient : Diderot, d'Alembert, Buffon, Helvétius, Turgot, Condorcet<sup>1</sup>. » On doit ajouter comme auxiliaires J.-J. Rousseau et Montesquieu.

L'auteur du passage qu'on vient de lire a le tort de parodier l'Évangile, à l'exemple de son maître, mais il est malheureusement véritable que Voltaire exerça sur son siècle une sorte de royauté intellectuelle et qu'il eut à son service des ministres de talent et de nombreux sujets. Montesquieu et Rousseau ne firent point partie de sa cour; ils n'en servirent pas moins ses idées; Diderot,

<sup>1</sup> A. Houssaye, *Le roi Voltaire*, 5<sup>e</sup> édit., 1864, p. 1-2. — Cf. dans P. Lanfrey, *L'Église et les philosophes au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 2<sup>e</sup> édit., in-12, Paris, 1857, le chap. VII, *Formation de l'armée philosophique*, p. 140 et suiv.

d'Alembert, Helvétius, d'Holbach, d'Argens, La Mettrie prirent place dans les rangs de son armée et y occupèrent les premiers postes. En un sens, le patriarche de Ferney fut bien le roi du XVIII<sup>e</sup> siècle. « Il eut l'art funeste, chez un peuple capricieux et aimable, de rendre l'incrédulité à la mode. Il enrôla tous les amours-propres dans cette ligue insensée; la religion fut attaquée avec toutes les armes, depuis le pamphlet jusqu'à l'infolio, depuis l'épigramme jusqu'au sophisme<sup>1</sup>. »

Montesquieu (1689-1755), sans appartenir à la secte philosophique, en prépara l'avènement<sup>2</sup>. Il publia, à l'âge de trente-deux ans, sous le voile de l'anonyme, ses *Lettres persanes* (1721) dont le succès prodigieux montre combien ses contemporains étaient déjà malades. Ce qui en fit surtout la vogue, ce furent, avec les détails voluptueux qu'elles contiennent, les sarcasmes irréligieux qui y abondent. Aucun des ouvrages philosophiques qui donnèrent au XVIII<sup>e</sup> siècle son caractère impie n'avait encore vu le jour. Les *Lettres philosophiques* de Voltaire ne parurent que quatorze ans plus tard.

Montesquieu se moque dans son livre des commentateurs de l'Écriture Sainte. Son persan, Rica, étant allé visiter une grande bibliothèque, dans un couvent de dervis, c'est-à-dire de moines, rapporte ainsi sa conversation avec le Père bibliothécaire :

<sup>1</sup> Châteaubriand, *Génie du Christianisme*, in-12, Paris, 1868, p. 3.

<sup>2</sup> Voir A. Charaux, *L'esprit de Montesquieu, sa vie et ses principaux ouvrages*, in-12, Paris, 1885.

Mon père, lui dis-je, quels sont ces gros volumes qui tiennent tout ce côté de bibliothèque? — Ce sont, me dit-il, les interprètes de l'Écriture. — Il y en a un grand nombre! lui répartis-je : il faut que l'Écriture fût bien obscure autrefois et bien claire à présent. Reste-t-il encore quelques doutes? Peut-il y avoir des points contestés? — S'il y en a, bon Dieu! s'il y en a! me répondit-il : il y en a presque autant que de lignes. — Oui! lui dis-je, et qu'ont donc fait tous ces auteurs? — Ces auteurs, me répartit-il, n'ont point cherché dans l'Écriture ce qu'il faut croire, mais ce qu'ils croient eux-mêmes; ils ne l'ont point regardée comme un livre où étaient contenus les dogmes qu'ils devaient recevoir, mais comme un ouvrage qui pourrait donner de l'autorité à leurs propres idées : c'est pour cela qu'ils en ont corrompu tous les sens, et ont donné la torture à tous les passages. C'est un pays où les hommes de toutes les sectes font des descentes, et vont comme au pillage; c'est un champ de bataille où les nations ennemies qui se rencontrent livrent bien des combats, où l'on s'attaque, où l'on s'escarmouche de bien des manières<sup>1</sup>.

Voilà les commentateurs bien habillés. L'exagération est flagrante. On sent que le Père bibliothécaire qui parle, c'est le Persan, c'est Montesquieu. Bien d'autres allusions renfermées dans d'autres pages sont encore plus gravement répréhensibles. L'auteur assure que, « dans l'état présent où est l'Europe, il n'est pas possible que la religion catholique y subsiste cinq cents ans<sup>2</sup>. » « Les *Lettres persanes*... contiennent

<sup>1</sup> *Œuvres complètes*, édit. Didot, in-4°, Paris, 1838, p. 91.

<sup>2</sup> Lettre cxviii, p. 80. Cf. lett. lxxv, p. 52.

en germe toutes les idées importantes du siècle<sup>1</sup>. »

Montesquieu désavoua plus tard ses attaques contre la religion; il demanda aux libraires qui réimprimaient les *Lettres persanes* d'en retrancher ce qu'il appelait ses *juvenilia*, et, dans les ouvrages qu'il publia pendant la seconde partie de sa vie, il fit l'éloge du Christianisme. Néanmoins ses derniers écrits, en particulier, son *Esprit des Loix*, contiennent encore des propositions condamnables. « Cet ouvrage, a écrit Voltaire, semble fondé sur la loi naturelle<sup>2</sup> et sur l'indifférence des religions : c'est là surtout ce qui lui fait tant de partisans et tant d'ennemis<sup>3</sup>. » Sur son lit de mort, Montesquieu disait : « J'ai toujours respecté la religion<sup>4</sup>; la morale de l'Évangile est le plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes. » Le magistrat mourant se flattait; il n'avait pas toujours eu pour le Christianisme le respect qui lui est dû, et l'influence qu'il exerça sur les esprits fut trop souvent funeste. S'il plut aux gens instruits par sa sagesse apparente, il n'en est pas moins vrai qu'il commença l'œuvre de perdition. Un homme bien plus dangereux que lui, Rousseau, vint l'achever en trou-

<sup>1</sup> H. Taine, *L'ancien régime*, 1880, p. 330. Cf. p. 441, et voir *Lettres persanes*, 18, sur la pureté et l'impureté des choses; 39, sur la mission de Mahomet; 11 à 14, sur la nature de la justice; 46, sur le véritable culte; 98, sur les sciences modernes.

<sup>2</sup> Montesquieu cherche à se défendre contre ce reproche, *Défense de l'Esprit des lois*, 1<sup>re</sup> partie, 10<sup>e</sup> objection, *Œuvres*, édit. Didot, p. 535-536.

<sup>3</sup> *Lettres au prince de Brunswick*, t. VII, p. 574.

<sup>4</sup> Cela était vrai jusqu'à un certain point pour les ouvrages qu'il avait avoués comme siens.

blant par sa passion et par ses spécieux sophismes ceux que Voltaire avait fait rire et ceux que l'auteur de *l'Esprit des Loix* avait séduits<sup>1</sup>.

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778)<sup>2</sup> a exercé sur le xviii<sup>e</sup> siècle une influence plus grande encore que Montesquieu. Il ne le cède qu'à Voltaire seul pour le mal qu'il a fait à ses contemporains. Sans éprouver pour le Christianisme et la révélation la même haine de sectaire que le patriarche de l'incrédulité, et avec un genre d'esprit différent, il n'en a pas moins combattu les Écritures, les miracles et les prophéties<sup>3</sup>. L'éloge qu'il a fait de l'Évangile et de la personne de Jésus-Christ est célèbre :



39. — J.-J. Rousseau.

Je vous avoue que la majesté des Écritures m'étonne, la sainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres

<sup>1</sup> Villemain, *Tableau de la littérature au xviii<sup>e</sup> siècle*, 1854, t. III, p. 174.

<sup>2</sup> Voir, Figure 39, une médaille de Jean-Jacques Rousseau, gravée par Dumarest. Grandeur de l'original. Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. Dessinée par M. l'abbé Douillard. Au revers on lit : « La puissance législative appartient au peuple et ne peut appartenir qu'à lui. » Et tout autour de cette sentence, l'indication de l'ouvrage d'où elle est tirée : « *Contrat social*, liv. 3, chap. 1. »

<sup>3</sup> Cf. Ch. Borgeand, *J.-J. Rousseau's Religionsphilosophie*, in-8°, Genève, 1883.

des philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ : la ressemblance est si frappante que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie? Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate, mourant sans douleur, sans ignominie, soutient aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fût autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres avant lui l'avaient mise en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples... Avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple?... La mort de Socrate, philosopant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple est la plus horrible qu'on puisse craindre... Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un

sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dironsnous que l'histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? Mon ami, ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire; il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait faussé le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette morale; et l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros<sup>1</sup>.

Voilà un bel hommage rendu à Jésus-Christ et à l'Évangile. Il semble qu'après avoir écrit une telle page, l'auteur n'a plus qu'à se déclarer le disciple de celui dont il vient de proclamer la vie et la mort divines, mais il n'en est rien. Ce portrait de Notre-Seigneur se termine par ces mots : « Avec tout cela, ce même Évangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, et qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre. » Que conclure alors? « Que faire au milieu de toutes ces contradictions? comme il le demande lui-même. Être toujours modeste et circonspect; respecter en silence ce qu'on ne saurait ni rejeter ni comprendre, et s'humilier devant le grand Être qui seul sait la vérité<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> *Émile*, I. IV, *Profession de foi du vicaire savoyard*, *Œuvres*, édit. Furne, 4 in-4°, 1846, t. II, p. 597.

<sup>2</sup> *Émile*, I. IV, *Œuvres*, t. II, p. 597-598.

Cette règle qu'il pose, Rousseau est bien loin de l'observer. Il n'est ni modeste ni circonspect; il ne respecte aucunement en silence ce qu'il ne saurait ni rejeter ni comprendre. Ce même vicaire savoyard qui vient de faire une telle profession de foi a commencé par rejeter en bloc toute révélation. Il condamne, au nom de la raison, tout ce qui est surnaturel. L'auteur de l'*Émile* est le rationaliste le plus déterminé et le plus intraitable. Il suppose un dialogue entre un personnage qu'il appelle « le raisonneur » et un croyant qu'il appelle « l'inspiré : »

*Le Raisonneur.* — Surnaturel! que signifie ce mot? Je ne l'entends pas.

*L'Inspiré.* — Des changements dans l'ordre de la nature, des prophéties, des miracles, des prodiges de toute espèce.

*Le Raisonneur.* — Des prodiges! des miracles! je n'ai jamais rien vu de tout cela<sup>1</sup>.

Voilà le grand argument de Rousseau contre tout ce qui est surnaturel. Il n'a pas vu de ses propres yeux. Il refuse de s'en rapporter au témoignage des autres; il ne veut s'en rapporter qu'à lui-même :

Apôtre de la vérité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reste pas le juge? — Dieu lui-même a parlé! Écoutez sa révélation. — C'est autre chose. Dieu a parlé! Voilà certes un grand mot. Et à qui a-t-il parlé? — Il a parlé aux hommes. — Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu? — Il a

<sup>1</sup> *Émile*, l. IV, *Œuvres*, t. II, p. 592.

chargé d'autres hommes de vous rendre sa parole. — J'entends : ce sont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerais mieux avoir entendu Dieu lui-même : il ne lui en aurait pas coûté davantage, et j'aurais été à l'abri de la séduction. — Il vous en garantit en manifestant la mission de ses envoyés. — Comment cela? — Par des prodiges. — Et où sont ces prodiges? — Dans les livres. — Et qui a fait ces livres? — Des hommes. — Et qui a vu ces prodiges? — Des hommes qui les attestent. — Quoi! toujours des témoignages humains! toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté! Que d'hommes entre Dieu et moi<sup>1</sup>.

Eh! sans doute, toujours des témoignages humains. L'histoire n'est qu'une suite de dépositions et de témoignages. Comment pouvons-nous connaître le passé, sinon par des témoignages humains? Nous ne les récusons pas, quand il s'agit de faits qui ne nous gênent point. Pourquoi les récuserions-nous, quand il en résulte que nous devons nous soumettre à Dieu et vivre selon ses lois, si Dieu a jugé à propos de nous faire ainsi connaître ses volontés? Il n'appartient pas à la créature de dire à son Créateur : Vous me parlerez à moi-même; vous ne me parlerez pas par intermédiaire. C'est à Dieu de commander comme il l'entend et à nous d'obéir. Mais tout Rousseau est là : mélange étonnant de raison et de déraison. A ses attaques contre la révélation chrétienne, l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont répondit avec autant de bon sens que de justesse :

<sup>1</sup> *Émile*, l. IV, *Œuvres*, t. II, pp. 589.

Pour que cette plainte fût sensée, il faudrait pouvoir conclure que la révélation est fausse dès qu'elle n'a point été faite à chaque homme en particulier; il faudrait pouvoir dire : Dieu ne peut exiger de moi que je croie ce qu'on m'assure qu'il a dit, dès que ce n'est pas directement à moi qu'il a adressé sa parole. Mais n'est-il donc pas une infinité de faits, même antérieurs à celui de la révélation chrétienne, dont il serait absurde de douter? Par quelle autre voie que par celle des témoignages humains l'auteur lui-même a-t-il donc connu cette Sparte, cette Athènes, cette Rome dont il vante si souvent et avec tant d'assurance les lois, les mœurs et les héros? Que d'hommes entre lui et les événements qui concernent les origines et la fortune de ces anciennes républiques! Que d'hommes entre lui et les historiens qui ont conservé la mémoire de ces événements! Son scepticisme n'est donc ici fondé que sur l'intérêt de son incrédulité<sup>1</sup>.

Rousseau prétendait néanmoins être chrétien, tout en rejetant la révélation : il traçait ainsi la voie à ces nombreux rationalistes qui, de nos jours, se targuent également d'être chrétiens, tout en refusant de croire aux dogmes du Christianisme. Il répond à l'archevêque de Paris :

Monseigneur, je suis chrétien, et sincèrement chrétien, selon la doctrine de l'Évangile. Je suis chrétien, non comme un disciple des prêtres, mais comme un disciple de Jésus-Christ. Mon maître a peu subtilisé sur le dogme et beau-

<sup>1</sup> *Mandement de M<sup>s</sup> l'archevêque de Paris, portant condamnation d'un livre qui a pour titre Émile*, dans les *Œuvres* de J.-J. Rousseau, t. II, p. 751.

coup insisté sur les devoirs : il prescrivait moins d'articles de foi que de bonnes œuvres; il n'ordonnait de croire que ce qui était nécessaire pour être bon<sup>1</sup>.

Le sophiste oublie que Jésus disait aussi : « Que celui qui n'écoute pas l'Église soit regardé comme un païen et un publicain<sup>2</sup>. » On ne saurait être disciple de Jésus-Christ en arrachant de l'Évangile les pages qui nous déplaisent et en ne conservant que celles qui nous agréent. De bonne foi, qui oserait soutenir aujourd'hui que Jean-Jacques fut chrétien?

Rousseau ne ressemble point cependant à Voltaire. Il ne fait pas comme lui à la révélation et aux Écritures une guerre de détails et de broussailles, il veut les attaquer dans leurs fondements mêmes; il ne rit pas, il ne plaisante pas, il raisonne, et il raisonne avec subtilité, souvent avec éloquence. Sans doute il ne saisit qu'un côté de la question, comme tous les sophistes, et il est ainsi dans le faux, mais il a de la passion et du feu. Il parle avec une chaleur qui entraîne et qui peut faire illusion sur ses paradoxes et ses sophismes. Pour un esprit sérieux, la lecture de ses livres est plus dangereuse que celle de Voltaire<sup>3</sup>. Cet esprit faux et malade<sup>4</sup> a les apparences d'un

<sup>1</sup> *Lettre à M. de Beaumont, Œuvres*, t. II, p. 772.

<sup>2</sup> Matth., XVIII, 17.

<sup>3</sup> « J.-J. Rousseau, l'un des plus dangereux sophistes de notre siècle, et cependant le plus dépourvu de véritable science, de sagacité et surtout de profondeur, avec une profondeur apparente qui est toute dans les mots. » J. de Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*, 2<sup>e</sup> Édit., 2 in-8°, Paris, 1822, t. I, p. 81. Cf. H. Taine, *L'Ancien régime*, 1880, p. 354-355.

<sup>4</sup> « Que Rousseau soit mort fou, ce qui s'appelle fou, personne

dialecticien et il enserme dans ses rets ceux qui ne sont point rompus aux subtilités de la dialectique. Jean-Jacques complète de la sorte son grand ennemi, le patriarche de Ferney, dans l'œuvre de démoralisation du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nul n'a mieux senti que lui la faiblesse des philosophes, nul ne les a jugés avec plus de justice, et nul pourtant ne les a mieux secondés!

Je consultai leurs philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres; et ce point commun à tous me parut le seul sur lequel ils ont raison... Ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne; ils ne s'accordent que pour disputer<sup>1</sup>.

Comment celui qui a ainsi flagellé les philosophes a-t-il donc pu penser comme eux et parler comme eux? Il est vrai cependant que si ses paradoxes sur l'origine des sociétés, sur l'homme sauvage, sur la bonté native

aujourd'hui ne l'ignore ni n'en doute. » F. Brunetière, *La folie de J.-J. Rousseau*, dans la *Revue des deux mondes*, 1<sup>er</sup> février 1890, p. 683. Cf. A. Bougeault, *Étude sur l'état mental de J.-J. Rousseau*, Paris, 1883; P. J. Möbius, *J.-J. Rousseau's Krakheitsgeschichte*, Leipzig, 1889. Le D<sup>r</sup> Möbius, qui n'avait jamais lu les œuvres de Rousseau, ayant lu les *Confessions* en médecin et en physiologiste, a reconnu dans cet écrit les signes caractéristiques de l'aliénation mentale.

<sup>1</sup> *Œuvres*, t. II, p. 567.



40. — Denis Diderot.

de notre nature, sur l'éducation sont de lui<sup>1</sup>, ses idées sur la révélation, les Écritures, les miracles, les prophéties sont celles des déistes anglais et des philosophes ses contemporains. Sur tous ces points, l'auteur de l'*Émile* n'est qu'un écho, et partage les erreurs de son temps. Il en a les idées comme les mœurs<sup>2</sup>.

Après Voltaire, Montesquieu et Rousseau, le personnage le plus important parmi les incroyants du xviii<sup>e</sup> siècle fut Denis Diderot<sup>3</sup>. Montesquieu et Rousseau étaient des soldats indépendants dans la guerre entreprise contre la révélation. Diderot, fils d'un coutelier de Langres (1713-1784)<sup>4</sup>, fut comme un des ministres

<sup>1</sup> Ce fut surtout par son *Contrat social* et par ses idées politiques que Rousseau fit du mal à la société et à la religion. D'après lui, « rien n'est plus contraire » que le Christianisme « à l'esprit social. » « Une société de vrais chrétiens ne serait plus une société d'hommes, etc. » La philosophie avait tellement perverti l'esprit public au xviii<sup>e</sup> siècle que de si grossières erreurs furent acceptées les yeux fermés. *Œuvres*, t. 1, p. 696, 697.

<sup>2</sup> La comtesse de Boufflers, qui avoue, à sa honte, qu'elle lui avait rendu un culte, le qualifie d'« animal immonde, » après avoir lu « les infames mémoires de Rousseau intitulés *Confessions*. » *Lettre à Gustave III*, du 1<sup>er</sup> mai 1782, publiée par Geffroy, *Gustave III et la cour de France*, 2 in-8°, Paris, 1867, t. 1, p. 402. La comtesse de Boufflers était l'amie commune de Rousseau et de Hume, et c'est elle qui avait recommandé à ce dernier le citoyen de Genève. On sait comment Rousseau répondit mal à l'hospitalité de Hume.

<sup>3</sup> Sur Diderot, voir P. Janet, *Les maîtres de la pensée moderne*, p. 333-361 ; Damiron, *Mémoire sur Diderot*, dans les *Séances et travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques*, t. xxi, 1852, p. 9-40, 97-133, 237-363.

<sup>4</sup> Voir, Figure 40, le portrait de Diderot, d'après le frontispice des *Œuvres de Denis Diderot, publiées sur les manuscrits de l'auteur*, par Jacques-André Naigeon. A Paris, chez Desray et Deterville. An vii-1798. — J-B. Greuze del. C. S. Gaucher incid.



de Voltaire, mais un de ces ministres qui ont leurs idées et leur politique personnelle et qui ne négligent rien pour les faire triompher. Ainsi qu'il arrive fréquemment aux chefs de parti, le patriarche de l'incrédulité avait trop de succès. Il aurait voulu parfois s'arrêter en route. Alors on n'avait aucune envie de lui obéir. Un jour vint où il fut dépassé; on le jugea trop timide; il ne parut plus que comme un arriéré, qui gardait encore au fond de son âme le préjugé de Dieu<sup>1</sup>. Le scepticisme et l'impiété avaient fait de tels progrès à Paris qu'ils étaient devenus l'incrédulité complète. On ne se contenta plus de railler la religion, la morale et l'Écriture, on railla Dieu lui-même. L'athéisme eut ses apôtres. Le chef de cette croisade sacrilège, ce fut Diderot. Il représenta la seconde période du XVIII<sup>e</sup> siècle, le passage du déisme à la négation de la divinité. Non seulement il composa de nombreux écrits et de toute sorte pour propager ses idées, mais les philosophes ne publièrent rien où il n'eût mis la main, comme le *Système de la nature*, le *Code de la nature*, toute la

<sup>1</sup> H. Walpole, dans sa *Correspondance*, nouv. édit., 3 in-8°, Londres, 1837, t. II, p. 313, écrit de Paris à Gray, le 19 novembre 1765 : « Leur doctrine avouée (des philosophes) est l'athéisme; vous ne sauriez croire avec quelle effronterie... Voltaire lui-même ne les satisfait plus. Une de leurs dames prosélytes me disait de lui : *Il est bigot, c'est un déiste.* » Ces derniers mots sont en français dans Walpole. Du reste, « Voltaire lui-même, le grand prédicateur du déisme, en prose et en vers, finit par mettre en problème tout ce qu'il avoit si longtemps affirmé. Voyez les Lettres de Memmius (t. VI, p. 74, édit. Didot), et d'autres écrits de sa vieillesse. » La Harpe, dans les *Instructions pour un pécheur*, Dijon, 1820, p. 227.

bibliothèque polémique du baron d'Holbach, les chapitres les plus hardis d'Helvétius, l'*Histoire philosophique* de Raynal, la *Correspondance* de Grimm. Après Voltaire et Rousseau, quoiqu'il fût loin d'avoir leur talent, Diderot est donc celui qui a combattu avec le plus d'ardeur la religion révélée.

Diderot marque le dernier degré de la marche de la philosophie française au XVIII<sup>e</sup> siècle. En effet, c'est lui qui fut le véritable centre, l'âme, non seulement de l'*Encyclopédie*, mais encore du *Système de la nature* et de plusieurs autres ouvrages écrits dans le même esprit. Il a beaucoup plus agi en secret qu'ouvertement; il était infiniment supérieur à Voltaire et à Rousseau, en ce qu'il était plus libre qu'eux de toute vanité d'auteur, et qu'il était uniquement occupé d'atteindre le but qu'il avait en vue. Ce qui l'animait, c'était une haine vraiment fanatique, non seulement contre le Christianisme, mais encore contre toute espèce de religion. L'opinion favorite de cette secte est que la religion n'est qu'un amas de superstitions grossières, qu'elle n'est que le produit accidentel de la crainte, inspirée par les révolutions de la nature, dont la terre porte encore les traces si visibles, aux restes d'une race d'hommes à moitié désorganisés. Dans plusieurs de leurs ouvrages, ces philosophes n'ont pas honte de prononcer le nom d'athéisme, et ils disent ouvertement que, pour que l'espèce humaine devienne réellement heureuse, il faut que l'athéisme soit érigé en système généralement dominant<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> F. Schlegel, *Histoire de la littérature ancienne et moderne*, traduct. W. Duckett, 1829, t. II, p. 234-235.

La littérature anglaise inspira tout d'abord Diderot. Il y prit ses premières vues encyclopédiques, ses idées nouvelles en critique et en philosophie. Ce qu'il lui demanda avant tout, ce fut l'irrégion. Il traduisit d'abord le traité de Shaftesbury, *Sur le mérite et la vertu*<sup>1</sup>. Puis, il publia sous le voile de l'anonyme un recueil plus hardi de *Pensées philosophiques* (1746)<sup>2</sup>. Il y est encore déiste, mais il déclare une guerre assez ouverte aux miracles<sup>3</sup>, au dogme et à la morale<sup>4</sup>. Il alla plus loin dans sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* (1749) ; il y descend jusqu'à l'athéisme. Elle le fit

<sup>1</sup> *Essai sur le mérite et la vertu, traduit de l'anglais de milord Shaftesbury*, 1745. Avant la publication de cet écrit, Diderot avait fait paraître quelques autres traductions d'ouvrages anglais. L'*Essai sur le mérite* est une traduction libre, avec des notes qui lui appartiennent en propre.

<sup>2</sup> Les *Pensées philosophiques*, lors de leur apparition, furent attribuées à Voltaire. Le Parlement les condamna au fer. On les réimprima sous le titre d'*Étrennes des esprits forts*. Boudier de Villemér en fit une réfutation à laquelle il donna aussi le titre de *Pensées philosophiques*, 4 vol., nouvelle édition, Liège, 1789.

<sup>3</sup> Pensée xli, *Œuvres*, Amsterdam, 1782, t. II, p. 33. Dans l'Addition aux *Pensées*, 1770 (*Œuvres*, édit. Brière, t. I, 1812, in-8°), l'auteur est devenu beaucoup plus hardi. Il dit en toutes lettres, p. 248 : « Prouver l'Évangile par un miracle, c'est prouver une absurdité par une chose contre nature. » Et p. 247 : « Le dieu des chrétiens est un père qui fait grand cas de ses pommes et fort peu de ses enfants, etc. » *Pensées* xxi et xvi.

<sup>4</sup> Un fait caractéristique montre quels progrès avait faits dès lors l'impiété. En 1748, François-Vincent Toussaint, né à Paris vers 1715, mort à Berlin en 1772, à 57 ans, publia son livre des *Mœurs*, in-12. Le Parlement jugea l'ouvrage assez mauvais pour le faire brûler publiquement par la main du bourreau, et il est, en effet, réellement condamnable, mais la secte philosophique le jugea trop réservé et donna à l'auteur le surnom de capucin.

enfermer à Vincennes. L'aveugle de Sanderson qu'il fait parler objecte contre l'existence de Dieu : « Vous me citez des prodiges que je n'entends point..., si vous voulez que je croie en Dieu, il faut que vous me le fassiez toucher<sup>1</sup>. » Il soutient aussi que « la morale des aveugles est fort différente de la nôtre, » et que « celle d'un sourd différerait encore de celle d'un aveugle. »

Désormais Diderot ne cessa plus de faire la guerre à Dieu et à la révélation, dans sa *Réfutation de Maupertuis*, dans ses *Pensées sur l'Interprétation de la nature* (1754), dans ses romans, plus dangereux que ses traités philosophiques, dans sa *Promenade du sceptique*, dans son *Rêve de d'Alembert*, exposé de ses idées rationalistes. *L'Interprétation de la nature* imitée de Bacon fut comme le *Novum organum* de l'athéisme au xviii<sup>e</sup> siècle. Elle était néanmoins fort peu claire, semblable en cela à la plupart des autres ouvrages de l'auteur<sup>2</sup>. L'obscurité de son langage était telle qu'on l'avait surnommé le « Lycophron de la philosophie, » par allusion à ce poète grec, disant de sa *Prophétie de Cassandre*, qu'il s'engageait à être pendu, s'il se rencontrait quelqu'un de capable d'expliquer son poème. Ce style ténébreux, sillonné de temps en temps de vives lueurs, fut néanmoins une des

<sup>1</sup> *Œuvres philosophiques*, Amsterdam, 1782, t. II, p. 48.

<sup>2</sup> Exemple : « La véritable manière de philosopher, dit-il, c'eût été d'appliquer l'entendement à l'entendement ; l'entendement et l'expérience au sens ; le sens à la Nature ; la Nature à l'investigation des instruments ; les instruments à la recherche et à la perfection des arts qu'on jetterait au peuple pour lui apprendre à respecter la philosophie. » *Pensée* xviii, *Œuvres*, 1782, t. II, p. 18.